02 JUIN — I N° 83

LE THÉATRE

TION ET RÉDACTION : … Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire, 1?, Boulevard Montmartre. — Téléphone 1??-??

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an 40 fr. DÉPARTEMENTS : 1 an … fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an … 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot



Cliché Reutlinger.

GALERIE DU THÉATRE. — Mlle J. ROLLY, DU THÉATRE DU GYMNASE



Le « Bouquet Idéal »

Ce n'est pas le parfum d'une seule fleur, ni une combinaison à laquelle on ne comprend rien, c'est le « BOUQUET IDEAL », le roi des parfums, que COTY a composé pour ses belles clientes.

Le « BOUQUET IDEAL », c'est-à-dire le parfum de toutes les fleurs que vous aimez, les plus simples et les plus opulentes, auxquelles il a emprunté leur âme et qu'il a distillées pour vous.

Il semble qu'un magicien les a choisies, ces fleurs si chères, et le parfum qu'il en a extrait vous donnera une sensation toute nouvelle et délicieuse.

Si vous allez, 28, PLACE VENDOME, faire emplette de ce parfum, désirable entre tous, on vous offrira un sachet de corsage au « BOUQUET IDEAL », dont le parfum dure six mois et qui se combinera de façon exquise avec l'extrait.



Téléphone : 256-47

Mson LE BLANC GRANGER

12, boulevard Magenta, PARIS

Fabricant

Armes, Armures

Gilets Secrets — PANOPLIES Anciennes et Modernes

Bijoux et Parures pour Bals & Soirées

R. GUTPERLE Succr

THÉATRES

Bijoux — Armes — Cottes de Mailles
Ceinturonnerie — Escarcelles, etc.

Fournisseur des Théâtres de l'Opéra, du Français et des principaux théâtres étrangers

Médaille d'OR, Expos. Universelle de 1889
18 Médailles Or, Platine et Argent

Exposition Universelle de 1900
Hors Concours, Membre du Jury

Adresse Télégraphique : Roicperle-Paris

COMMISSION — EXPORTATION

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

SAISON THERMALE : La Bourboule, Le Mont-Dore, Royat, Néris-les-Bains, Évaux-les-Bains

Prix des places au départ de Paris (trajet simple) ou vice versa

DES GARES CI-CONTRE aux GARES CI-DESSOUS *ou vice versa*	PARIS-QUAI D'ORSAY			PARIS-PONT St-MICHEL			PARIS-AUSTERLITZ		
	1re cl.	2e cl.	3e cl.	1re cl.	2e cl.	3e cl.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
La Bourboule	50 85	34 30	22 35	50 60	34 15	22 25	50 40	34 »	22 20
Le Mont-Dore	51 40	34 70	22 60	51 20	34 55	22 50	50 95	34 40	22 40
Royat	56 45	38 10	24 85	56 35	38 05	24 80	56 »	37 80	24 65
Chamblet-Néris	37 95	25 65	16 70	37 85	25 55	16 65	37 65	25 40	16 55
Évaux-les-Bains	40 10	27 05	17 65	39 85	26 90	17 55	39 65	26 75	17 45

A l'occasion de la saison thermale, la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans organise chaque année un double service direct de jour et de nuit qui fonctionne du **8 juin** au **20 septembre** inclus, par **Vierzon, Montluçon,** et **Eygurande,** voie la plus directe et trajet le plus rapide entre **Paris** et les stations thermales de **La Bourboule** et du **Mont-Dore.**

Ces trains comprennent des voitures de toutes classes et, habituellement, des wagons à lits-toilette, dans chaque sens du parcours.

La durée totale du trajet est de 10 heures environ dans chaque sens.

Aux trains express partant de Paris le matin et de **Chamblet-Néris** dans l'après-midi, il est affecté une voiture de 1re classe pour les voyageurs de ou pour **Néris-les-Bains,** qui effectuent ainsi le trajet entre **Paris** et la gare de **Chamblet-Néris** sans transbordement en 6 heures environ.

On trouve des omnibus de correspondance à tous les trains, à la gare de **Chamblet-Néris** pour **Néris** et *vice versa.*

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Voyages circulaires à coupons combinables sur le réseau P.-L.-M. et sur les réseaux P.-L.-M. et Est

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur le réseau P.-L.-M. ou sur les réseaux P.-L.-M. et Est en 1re, 2e et 3e classes, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes avec parcours totaux d'au moins 300 kilometres. Les prix de ces carnets comportent des réductions tres importantes qui atteignent, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.

La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1,500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3,000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3,000 kilomètres. Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 0/0 du prix total du carnet pour chaque prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur la carte qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de villes et agences de la Compagnie, le voyage à effectuer et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. Le délai de demande est réduit à 2 jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

N.-B. — Les carnets délivrés aux conditions de ce tarif sont constitués par une série de coupons reproduisant complètement l'itinéraire demandé par les voyageurs, chacun des coupons servant de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise à la sortie du coupon correspondant au parcours effectué.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES (via Calais ou Boulogne)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide

TOUS LES TRAINS COMPORTENT DES 2es CLASSES

En outre, les trains de l'après-midi et de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 3 h. 25 et à 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord à 2 h. 45 et à 9 h. soir, prennent les voyageurs munis de billets directs de 3e classe.

PARIS-NORD à LONDRES

	1re, 2e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e cl.	Du 1er juin au 30 septembre incl. 1re, 2e, 3e cl.	1re, 2e, 3e cl.
	(★) (W.R.)	(★)	(★) (W.R.)		
PARIS-NORD .... dép.	9 35 m. via Calais	10 30 m. via Boulogne	11 20 m. via Calais	3 25 s. via Boulogne	9 » s. via Calais
LONDRES .... arr.	4 50 s.	5 50 s.	7 » s.	11 05 s.	5 30 m.

(★) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.

(W.R.) Wagon-Restaurant. Les voyageurs de 1re classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2e classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2e en 1re classe.

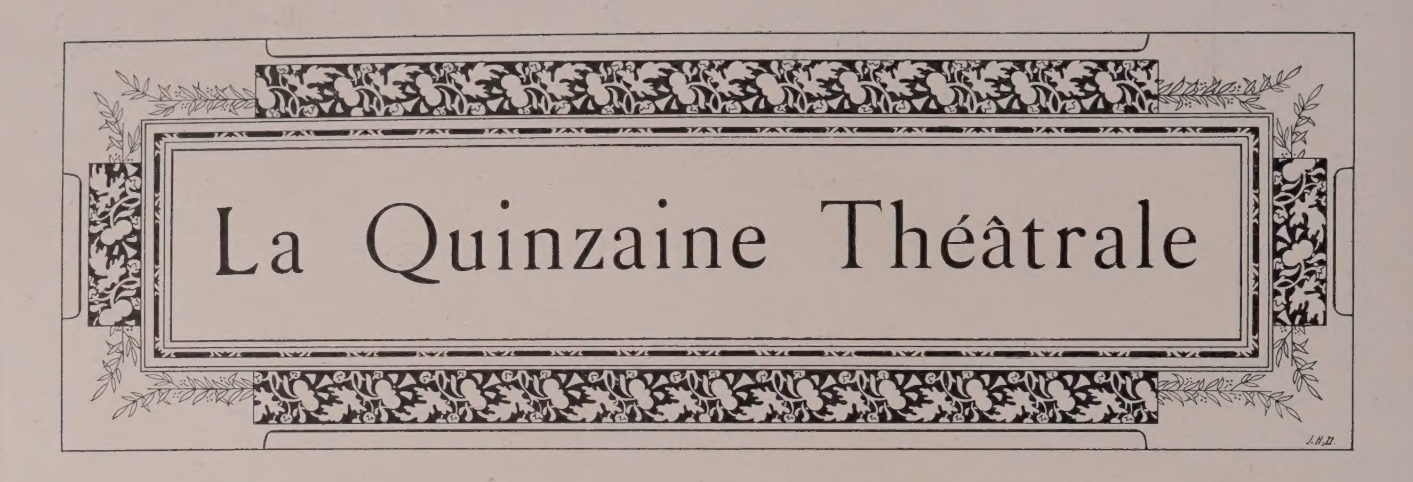
LE THÉATRE

N° 83 — Juin 1902 (I)



Mme LOGERAIS (Mme Thérèse Kolb) PIERRE LOGERAIS (M. de Féraudy) ANDRÉ LOGERAIS (M. Dessonnes)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LA PETITE AMIE.* — ACTE II



La Quinzaine Théâtrale



Le théâtre Antoine s'est offert le luxe, assez rare aujourd'hui, d'un « spectacle coupé ». Au temps jadis, alors qu'on aimait le théâtre pour lui-même, le « spectacle coupé », c'est-à-dire se composant de plusieurs pièces de forme variée, était très usuel. Il n'était pas rare de voir des affiches comprenant trois, quatre et même cinq pièces. Ça n'était pas plus déplaisant qu'autre chose, et permettait de prendre du spectacle ce qu'on en voulait. On pouvait, au choix, venir tard, ou s'en aller de bonne heure, suivant son plaisir. Aujourd'hui, on ne s'accommode plus des petits morceaux, on veut quelque chose de plus substantiel, partant, de plus indigeste, des pièces au moins en trois actes, le plus souvent en quatre et cinq actes, sans compter celles en dix tableaux. Ça commence de bonne heure, ça finit tard, c'est parfois cruel, et souvent on n'en a pas pour son argent. Mais qu'y faire ? C'est le « goût du jour », comme eût dit Carle Vernet. Il est certain qu'aujourd'hui le « spectacle coupé » est une anomalie, une originalité, une tentative hardie, et le public dit volontiers, avec une moue de dédain, en lisant les affiches : « Un spectacle coupé? Quelle drôle d'idée! Peuh, ça ne fera pas d'argent ! »

Et voyez comme cela est singulier et comme, en ce monde, tout est contradiction, voilà qu'Antoine fait de l'argent avec son spectacle coupé, réalise de bonnes et belles recettes, alors qu'auprès de lui, au malencontreux théâtre de la Renaissance, son congénère Gémier réalise, lui aussi, avec trois petits actes, des recettes qui, sans être énormes, sont supérieures à toutes celles qu'il connut, cette année.

Quelle conclusion tirer de cet accident ? Aucune, si ce n'est que mieux vaut encore trois petites pièces qui sont bonnes qu'une grande qui est mauvaise. Le logicien fameux qu'est M. de La Palice n'aurait pas hésité à proclamer cette vérité élémentaire, que le snobisme ne semblait pas admettre

Le spectacle coupé d'Antoine contient un morceau de résistance, *Boule de suif*, trois actes et quatre tableaux, habilement tirés par Oscar Méténier de la nouvelle bien connue de Maupassant; celle-ci, depuis longtemps consacrée chef-d'œuvre de genre, exquis tableau de petit maître. Tout le monde a lu *Boule de suif*, et s'est attendri, en souriant, à l'aventure d'Élisabeth Rousset, cette jeune personne de mœurs galantes et de formes grassouillettes, qui dut, pendant la guerre de 1870, s'offrir en holocauste aux ardeurs d'un officier prussien irréductible, afin qu'il fût permis à ses compagnes et compagnons de voyage, qui fuyaient Rouen déjà occupé, de gagner le Havre qui ne l'était pas encore. Nous nous souvenons du siège fait autour de la pauvrette, par les ignobles et obséquieux bourgeois, en mal de patache, afin de l'amener à s'humaniser avec l'ennemi; de leurs avances, de leurs gracieusetés envers la victime expiatoire; et, une fois l'embargo levé, de leur cynique évolution et du mépris dédaigneux dont ils couvrirent celle qui les avait sauvés, mépris dont la synthèse se résume en la phrase lapidaire de la bégueule Madame Loiseau, l'aigre pimbêche de province, qui, voyant les chaudes larmes de la pauvre Boule de suif, s'écria : « Elle pleure sa honte ! »

Méténier a serré la nouvelle d'aussi près que possible, il a bien fait, et les personnages sont animés dans une mise en scène adroite. Maupassant les avait admirablement burinés, les comédiens se sont efforcés de réaliser les types, ils y ont réussi tous à souhait. Parmi eux, il faut citer, au premier rang, Numès, d'une vérité parfaite dans le rôle de Cornudet, le démocrate idiot, la vieille barbe intransigeante, qui « trempa son poil roux dans les bocks de tous les cafés démocratiques »; il est impossible d'être de vérité plus réelle et plus pittoresque. Quelle admirable caricature il nous donne d'une des formes les plus détestables et les plus aiguës de la sottise humaine.

Boule de suif s'accompagne de deux actes, l'un très important, de M. Lucien Descaves, curieuse étude psychologique d'une situation sociale qui n'est pas nouvelle, mais que l'auteur qualifie d'un nom nouveau, celui de *Tiers État*, ce qui est l'existence correcte d'un ménage libre, mais non consacré par la loi, situation intermédiaire entre l'état du mariage légalement prononcé et l'union de passage bientôt rompue. L'expression est ingénieuse, le drame finement dessiné, spirituellement écrit. L'autre, qui s'intitule *Lendemain de « première »*, est un petit épisode de la vie intime des comédiens, tableau très pittoresque, d'une certaine amertume, des mœurs de ce monde spécial, où pérore Delobel et où s'agitent les « M'as-tu-vu » du feu café de Suède.

A la Renaissance, le spectacle est encore plus « coupé », plus que coupé même, on dirait de la galette. Là, il n'y a pas de morceau de résistance, trois pièces en un acte forment le menu : *la Marchande de pommes*, une fantaisie d'Hugues Delorme, en vers faciles et légers, pastiche du répertoire italien, sans raison, mais non sans rime, où l'on bastonne les maris pour qu'ils soient battus, contents et aussi cocus, comme disait Molière, en son franc langage du XVIIe siècle, qui ignorait les fausses pudeurs du XXe, hypocrisies « modern style ». — *Le cœur a des raisons...*, jolie comédie un peu précieuse, genre proverbe, où on joue à l'esprit, à coups de raquette, dans un dialogue qui reluit de jeunesse. — Et *Daisy*, un de ces petits chefs-d'œuvre de fantaisie, comme excelle à les ciseler la main d'ouvrier de Tristan Bernard, tableau de mœurs spéciales et de réalisme convenu, mais saisissant, et d'une imagination qui défie la critique. Cela se passe au monde des pick-pockets de profession, avec le champ de courses pour horizon. Là, l'esprit pleut à verse, et à lui seul *Daisy* vaut la visite à Gémier. Mais, au fait, vous allez peut-être me demander ce que c'est que « Daisy ? » Eh bien, c'est un refrain anglais que chante, sur un air mélancolique, le pick-pocket qui veut prévenir un camarade, que la « Mouche » a l'œil ouvert. C'est comme qui dirait la



Cliché Reutlinger.

SOCIÉTÉ DES GRANDES AUDITIONS MUSICALES

(REPRÉSENTATIONS AU THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU)

Mme LITVINNE

Marseillaise de la solidarité professionnelle entre « fouilleurs de poches ». Gémier est un curieux pick-pocket sur le retour, amoureux douloureux et berné, comme le fut George Dandin, le patron de la confrérie.

A l'Ambigu, on a abandonné *Gigolette* et refait affiche neuve avec *Sans Mère*, un mélodrame vieille manière, issu de la collaboration de deux jeunes, tout jeunes auteurs. Avez-vous pas remarqué, d'ailleurs, qu'il n'y a vraiment que les « jeunes » pour faire « vieux », soulever le tonneau où fermenta la vendange de d'Ennery et Anicet Bourgeois, et en faire couler les dernières gouttes ? Ce pendant qu'à la Porte-Saint-Martin M. Alfred Dubout — celui qui fit jadis jouer à la Comédie-Française une *Frédégonde* en vers et... sans pitié — M. Alfred Dubout donnait en quelques tableaux rapides, sous le titre *la Guerre de l'or*, la synthèse de la guerre du Transvaal. Sa pièce, assez intéressante d'ailleurs, et écrite avec conscience, n'est qu'une série d'épisodes juxtaposés, bien plutôt qu'un drame d'ordonnance régulière. L'action commence avec la guerre, au 12 octobre 1889, et se continue en tableaux jusqu'à la capture de Lord Methuen et son héroïque restitution par le commando Delarey. Nous assistons, chemin faisant, à la victoire de Spion-Kopj (janvier 1900), victoire dont Botha ne put profiter, grâce à la faiblesse du vieux Joubert, qui ordonna de ne pas poursuivre l'ennemi vaincu, et aussi à la reddition du brave Kronje, à Paardeberg (février 1901), cerné dans son camp par 40,000 hommes, alors qu'il ne lui restait pas 3,000 soldats valides. Ce cinématographe héroïque se complique d'un dialogue simple et sévère, où l'auteur a su éviter l'emphase haïssable. Le défaut véritable du drame, défaut inhérent aux œuvres de ce genre, c'est une note fatale de monotonie.

La pièce de la Porte-Saint-Martin portera une date dans l'histoire du théâtre, et sa répétition générale pourra y figurer sous étiquette de « Nuit historique », car elle aura été le premier « essai loyal » de la fameuse répétition générale à portes closes, inventée par quelques auteurs malheureux — honneur à leur courage ! — pour « embêter » la critique. L'auteur, M. Alf. Dubout, très galant homme, et, comme on dit, « monsieur bien élevé », s'est hâté de nous réserver les places dont il pouvait disposer, et nous avons assisté à la lugubre répétition close.

Les vingt-quatre invités de tolérance n'y étaient pas même au complet. Il y en avait dix-neuf seulement, cinq s'étaient récusés ; l'assistance se composait de trois vieilles dames, de quelques seigneurs sans importance, amis de la maison, d'un monsieur en habit noir et en cravate blanche, grave comme un âne qu'on étrille, et qui, sans doute, représentait l'épave boulevardière, et d'une dizaine de journalistes d'assez méchante humeur. C'était triste à pleurer, il faisait un froid de chien, on se serait cru dans une cave et nous nous sommes demandé si on ne nous avait pas fait venir pour mettre du vin en bouteilles ? Après le premier tableau on a relevé son collet ; après le second on a battu la semelle ; après le troisième on a fumé des cigarettes ; après le quatrième, on a bâillé et allumé quelques cigares ; si la cruelle épreuve s'était prolongée on aurait vu apparaître des pipes. Peu à peu, le bataillon des critiques s'est éclairci et la répétition s'est achevée vers une heure du matin, dans un silence funèbre interrompu seulement de quelques quintes. Tel est le procès-verbal exact de cette soirée mémorable, simple manifestation de rancune imbécile.

Le mois de mai a vu disparaître deux personnalités qui, à des titres divers, tinrent leur place dans la vie théâtrale, le mélodramaturge Xavier de Montépin, et la comédienne, ex-sociétaire de la Comédie-Française, depuis longtemps retraitée, Clémentine Jouassin ; les deux figures nous appartiennent et nous devons en dire quelques mots, en ces chroniques qui sont en quelque sorte les petits mémoires du théâtre.

Xavier de Montépin, qui était né vers 1822, est plus connu comme romancier que comme auteur dramatique. Romancier, sa production fut immense et se chiffre par des centaines de volumes. Son premier roman date de 1847 — cela s'appelait *les Chevaliers du lansquenet* — et depuis lors, il n'a cessé d'écrire et d'écrire encore, installé sans interruption, au rez-de-chaussée de tous les journaux à un sou. Il faut dire, d'ailleurs, que si son imagination était d'une fécondité de mère Gigogne, sa forme plus que négligée n'avait rien de commun avec la littérature. Le vieux d'Ennery qui, d'ailleurs, pratiquait la même langue, le lui fit sentir certain soir par une spirituelle boutade :

« Mon cher, je n'ai pas de prétentions académiques, — lui avait dit Montépin, — mais enfin je sais écrire, et j'écris comme on parle.

— C'est que voilà : — répliqua d'Ennery, la lèvre plissée de son sourire coutumier — la difficulté, c'est d'écrire comme on ne parle pas ! »

Auteur dramatique, Montépin ne le fut que par sous-produit, tirant, de-ci de-là, quelque mélo solide d'un de ses romans, le plus souvent même le laissant extraire, de son sac, par les mains d'un collaborateur ; parmi les meilleures de ces secondes moutures, il faut citer *la Porteuse de pain* et *la Marchande de fleurs* qui furent deux grands succès de l'Ambigu. L'Ambigu fut, d'ailleurs, le champ clos où Montépin livra ses plus grands et plus réguliers combats contre la syntaxe, qui battait en retraite dès qu'elle le voyait poindre.

Quant à Clémentine Jouassain, un peu oubliée, car elle avait pris sa retraite il y a quinze ans déjà — 1887 — ce fut une admirable artiste, dans un emploi ingrat, celui des rôles marqués : « Elle est de premier ordre — écrivait Sarcey en parlant d'elle — d'une finesse sans pareille, d'un bon sens aiguisé jusqu'à la subtilité de l'esprit, c'est la « reine des duègnes ». Jules Janin l'avait appelée la « fée Bougon de la bonne humeur » ; de 1850 à 1862, comme pensionnaire, de 1862 à 1887, comme sociétaire, elle tint « l'emploi » des duègnes à la Comédie. Elle n'en joua jamais d'autres. Elle était née duègne et débuta à l'âge de vingt-deux ans dans les personnages du répertoire qui s'appellent Bélise, Arsinoë, Beline, Madame Jourdain, Marceline et y fut d'une maîtrise incomparable.

Elle avait appris son métier avec Samson. Celui-là, voyant sa maigreur dégingandée, son menton de galoche, sa bouche rentrée, son grand nez oblique, entendant sa voix au timbre spirituel et mordant, lui avait dit : « Ma petite Clémentine, tu n'as pas un physique à inspirer l'amour aux princes de tragédie, il faut renoncer à jouer les princesses, et comme tu n'as pas dans ton corset les rondeurs nécessaires à l'emploi des soubrettes, si tu veux faire ton chemin, il faut jouer les duègnes. — Qu'est-ce c'est les duègnes, té ? » répliqua l'enfant de Limoges. Samson le lui expliqua, elle comprit, se regarda au miroir, se prit à pleurer, réfléchit, se résigna et dit : « Té ! ça y est, je joue les duègnes donc ! » Elle les joua en effet, et avec quel talent ; mais elle dut pousser des coudes, pour faire sa place, les vieilles défendirent leur os : « A-t-on vu ça ! — fit Madame Thénard, — cette jeune fille qui veut jouer les duègnes, si ça a le sens commun, elle n'a même pas de rhumatismes ! »

Le souvenir de Clémentine Jouassain se rattache à toutes les figures du grand répertoire, aussi à des créations nombreuses du théâtre moderne, car elle a donné son nom à un emploi particulier, celui de la duègne sèche et aiguë, comme dans *le Testament de César Girodot*, comme dans *On ne badine pas avec l'amour*... d'Alfred de Musset, où elle fut inoubliable dans « dame Pluche », un bout de rôle qu'à force de talent elle fit passer au premier plan — l'emploi des Jouassain, dit-on encore — pour désigner cette particulière catégorie de personnages. Clémentine Jouassain s'était confinée dans la retraite depuis une dizaine d'années, on ne la connaissait plus guère, on l'ignorait presque, l'oubli vient si vite, il a fallu sa mort pour la rappeler au souvenir de ses contemporains, et Dieu sait pourtant qu'elle a compté dans sa carrière théâtrale autant de succès, que de créations.

FÉLIX DUQUESNEL.



Cliché Albin.

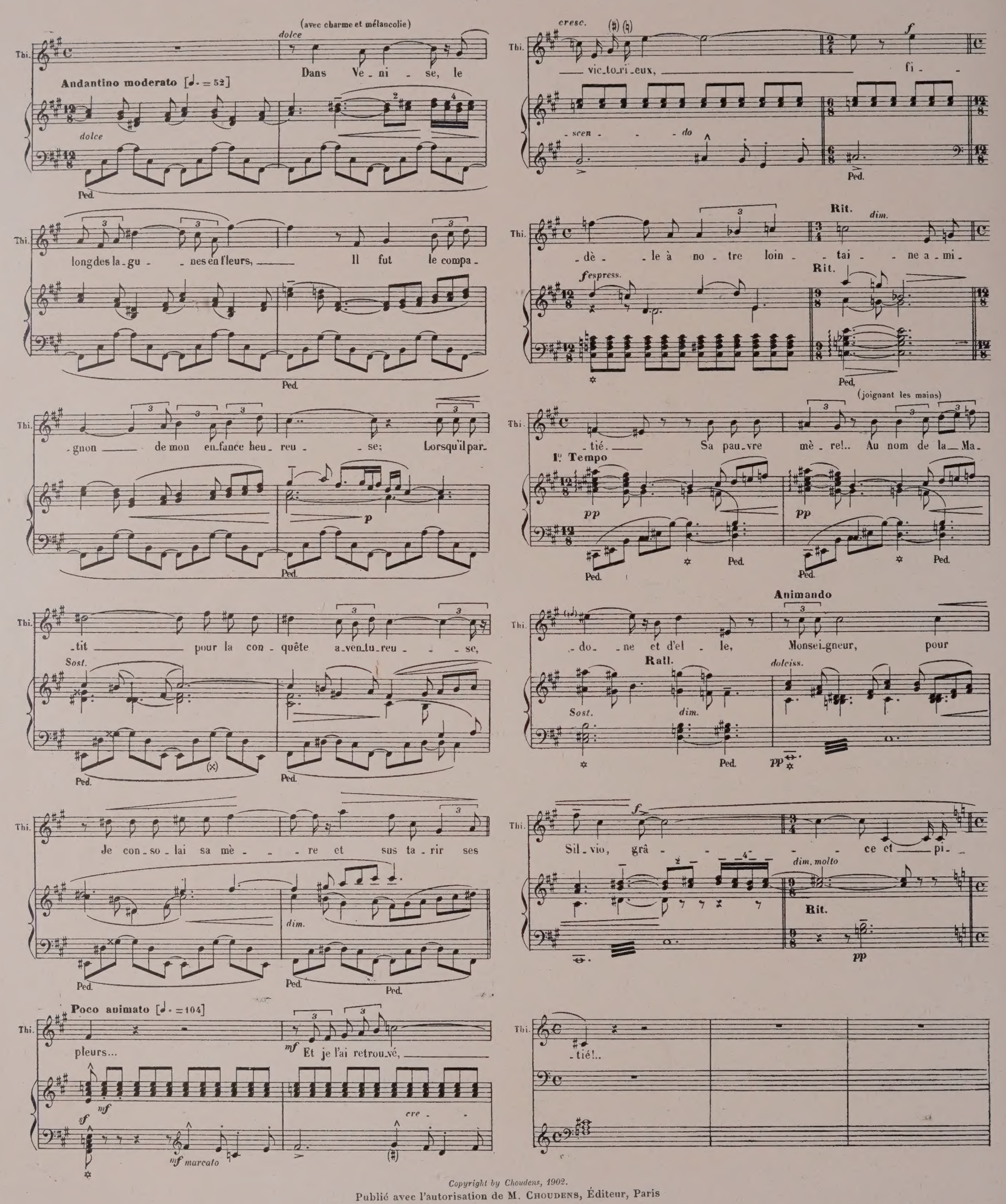
Mme ACKTÉ

DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

ORSOLA, MUSIQUE DE MM. P. ET L. HILLEMACHER. — FRAGMENT DU 1ER ACTE

THISBÉ. — (Mme AÏNO ACKTÉ)





Cliché P. Nadar.

Mme ROSA BRUCK

DU THÉATRE DU VAUDEVILLE



CHRONIQUE MUSICALE

ORSOLA, à l'Opéra. — *LE CRÉPUSCULE DES DIEUX*, au Chateau-d'Eau

Dans ce moment, deux grands Opéras fonctionnent à Paris : l'un au boulevard des Capucines, sous la direction permanente de M. Gailhard, et où l'on joue principalement du Wagner ; l'autre au théâtre du Château-d'Eau, sous la direction momentanée de MM. Alfred Cortot et Willy Schütz, et où l'on représente exclusivement du Wagner. Des deux côtés, l'assistance est à peu près la même, l'ensemble est également brillant, et l'empressement du public est pareil, comme toutes les fois que resplendit à Paris, sur une affiche de théâtre ou de concert, le nom [illegible] de Richard Wagner.

Mais le véritable Opéra, l'Académie nationale de musique, nous réserve, parallèlement, d'autres compositions que celles de l'auteur de *Tannhauser* ; il lui arrive aussi d'exécuter des œuvres de musiciens français, quand la nécessité l'exige, et c'est ce qu'il vient de faire en mettant sur pied un ouvrage en trois actes que son cahier des charges l'obligeait à monter. *Orsola*, comme il y a deux ans *le Roi de Paris*, comme *la Cloche du Rhin* il y a quatre, est un de ces ouvrages de d[illegible] que l'Opéra doit jouer tous les deux ans, après que le Ministre des Beaux-Arts en a désigné le futur auteur sur une liste de cinq compositeurs que lui soumet l'Académie des Beaux-Arts et qui comprend seulement d'anciens lauréats du prix de Rome n'ayant pas encore eu accès à l'Académie nationale de musique. Après M. Emile Pessard qui ouvrit, je crois bien, la série avec son *Tabarin* en 1885, et M. Théodore Dubois qui la continua avec son ballet de *la Farandole*, après tant d'autres que je me dispenserai de vous rappeler, [illegible] il était normal, il était juste que ce fût enfin le tour des frères Hillemacher.

L'aîné des deux frères, Paul, qui touche bientôt à la cinquantaine, a remporté le prix de Rome en 1876, et son cadet, Lucien, a eu le même bonheur en 1880 ; depuis lors, [illegible] une collaboration tellement intime qu'on ne saurait dire [illegible]. Il s'en est vu, il s'en voit encore de pareilles en littérature, mais non pas en musique ; car les frères Ricci, les heureux auteurs de *Crispino e la Comare*, pour avoir signé ensemble cet opéra, l'avaient composé séparément, c'est-à-dire en s'attribuant par partage égal les morceaux qu'il incombait à chacun d'eux d'écrire. Avec les frères Hillemacher, rien de pareil, et c'est bien d'un travail absolument commun, [illegible] d'un seul cerveau, qu'il s'agit quand ils mettent au jour un ouvrage, et la cantate de *Loreley*, qui leur valut le prix de la ville de Paris en 1882 ; l'opéra de *Saint-Mégrin*, qui se joua à Bruxelles en 1886, et celui du *Drac*, qui fut chanté plus tard à Carlsruhe, ont été composés de la même façon ; ce sont là les trois productions les plus importantes qu'ils aient signées de leurs deux noms fondus en un seul.

Les frères Hillemacher, en y réfléchissant, appartiennent à cette catégorie de musiciens qui sont les moins favorisés en France, à la classe des compositeurs



MM. P. ET L. HILLEMACHER, COMPOSITEURS D'ORSOLA

qui, se sentant irrésistiblement attirés vers le théâtre et n'ayant pas pour objectif les concerts, n'arrivent cependant pas à forcer les portes des scènes lyriques. Leur vocation à tous les deux fut irrésistible, puisque le second même, que sa famille avait tenu à diriger vers la marine, abandonna la carrière navale pour la musique; mais ils ne sentaient, ne comprenaient guère la musique en dehors du théâtre, et, si l'on met à part leur légende symphonique de *Loreley*, de rares morceaux pour orchestre ou instruments et quelques recueils de mélodies ou de chœurs, tout leur bagage musical consiste en œuvres dramatiques, mais en œuvres dramatiques dont nulle jusqu'à ce jour n'a pu se produire à Paris.

N'est-ce pas jouer de malheur, pour des compositeurs dont le but unique est de prendre pied au théâtre, que de voir ces théâtres lyriques qui s'ouvrent si facilement devant des médiocrités notoires, consacrées par de flagrants insuccès, rester obstinément fermés devant des gens qui voudraient simplement être admis à faire leurs preuves? N'est-il pas cruel pour eux de toujours s'expatrier, de porter encore à Bruxelles un grand opéra-comique : *Une Aventure d'Arlequin*, de s'en aller à Londres avec une pantomime : *One for two*, et, pour se manifester enfin dans leur patrie, d'en être réduits à donner un petit opéra-comique : *Le Régiment qui passe*, sur une scène de bains de mer, à Royan?

N'est-il pas permis de penser que si ces musiciens-là, ayant déjà vingt et vingt-cinq ans de carrière active, avaient trouvé l'occasion de s'essayer plus tôt et plus fréquemment dans des conditions normales et sur les théâtres de leur pays, ils auraient acquis une sérieuse expérience et ne se tromperaient plus comme ils viennent de le faire, en choisissant « une pièce qui pût, à la rigueur, disaient-ils, se passer de musique pour être jouée »? *Orsola* leur parut être dans ce cas; mais s'il est vrai que M. Gheusi ait tout d'abord hésité à laisser mettre en musique un drame qu'il réservait pour quelque scène littéraire, est-ce que les musiciens n'auraient pas mieux fait de renoncer à vaincre ses hésitations?

L'action se passe au XVI[e] siècle, dans une île des Cyclades, soumise à la domination de Venise et où commande un vieux duc, homme dur et violent, marié sans l'être à la belle Thisbé, mais soumis au joug d'une courtisane grecque, Orsola, laquelle a pour âme damnée un aventurier de son pays, Scopas, qu'elle a déjà fait nommer gouverneur de l'île. Elle a fait exiler aussi un certain capitaine Silvio qui l'a humiliée et qu'elle hait; mais le jeune Vénitien est resté caché dans l'île et pénètre, la nuit venue, auprès de la duchesse Thisbé qui l'aime et n'ose pas lui refuser la suprême preuve d'amour. Orsola surprend cette entrevue et, pour mieux punir ceux qu'elle déteste, elle imagine de faire occire le vieux duc par Scopas, puis de s'arranger pour que Silvio soit pris pour le coupable et, comme tel, exécuté sur-le-champ. C'est ce qui va arriver; mais Orsola, tout à coup, au milieu d'une scène très violente avec Thisbé, a la révélation subite que la haine qu'elle pensait éprouver pour le jeune Silvio n'est que de l'amour, et les deux femmes se liguent aussitôt pour sauver le beau capitaine. En face du cadavre du duc, Orsola est prise d'une hallucination épouvantable et devient folle; elle se précipite alors dans la prison où des juges acquis à Scopas viennent de condamner Silvio; elle dénonce à tous son propre crime et celui de Scopas, qui la frappe d'un coup de stylet, puis elle met noblement la main de Silvio dans celle de Thisbé et rend l'âme, tandis que Scopas est conduit au supplice... Il me semble avoir entrevu déjà quelquefois cette figure de courtisane héroïque et généreuse qui, après s'être traînée dans la débauche et le crime, se sacrifie noblement pour le bonheur de celui qu'elle aime et qui ne l'aime pas.

La musique des frères Hillemacher est ce qu'elle devait forcément être pour accompagner ce gros mélodrame, et la violence des situations a fatalement rejailli sur la musique, où l'orchestre se déchaîne, où les voix crient, où les cuivres sonnent avec une persistance telle que l'oreille s'y habitue, se désintéresse et ne reçoit plus la commotion nécessaire lorsque les auteurs voudraient frapper quelque coup plus fort sur l'auditeur : c'est là le danger de ce bruit excessif à jet continu. Cette partition porte d'un bout à l'autre l'empreinte d'un travail très sérieux, les compositeurs ont écrit ce qu'il leur semblait bon d'écrire, en ne se souciant guère de plaire plus ou moins vite au public; c'est donc une œuvre à tous égards très estimable et qui ne prête pas à plaisanter; mais il est bien à regretter que de cette partition touffue et solidement écrite il ne jaillisse à peu près rien de personnel, ni qui tranche sur ce que notre oreille a déjà si souvent entendu sous d'autres titres d'ouvrages, sous d'autres noms d'auteurs.

Ah! si fait, pourtant. Le commencement du deuxième acte, la longue scène où Scopas annonce au peuple l'assassinat du despote, où la courtisane vient répandre des fleurs sur le mort, où les officiers de la maison ducale, vêtus de bure, défilent devant le cadavre et jettent de l'eau bénite, est traitée avec une réelle largeur, et le motif sur lequel elle se déroule est à la fois d'un beau caractère et d'un développement très heureux, très saisissant : c'est là de la bonne musique de théâtre, exactement appropriée à la situation, qui se prolonge assez pour donner aux compositeurs le temps de mettre leur idée en valeur. A l'exception de cette page, il n'y aurait à signaler en bien, dans cette partition, que de simples détails, comme une touchante mélodie de la flûte pour accompagner la rêverie de Thisbé au bord de la mer, certains récits assez nobles placés dans la bouche d'un légat du pape, une ou deux phrases agréables, mais peu nouvelles à tout prendre, dans le rôle de Silvio; d'autres que j'oublie peut-être, mais qui ne changent pas la physionomie générale de l'opéra.

Les deux héroïnes, Thisbé et Orsola, sont représentées avec une belle vaillance par Mesdames Ackté et Héglon, lesquelles chantent et jouent de tout leur cœur, sans jamais se ménager, pas même la seconde qui, dans la scène de l'hallucination, doit faire une dépense de forces extraordinaire. A côté d'elles, des acteurs chevronnés: MM. Noté (Scopas), Delmas (le légat), Laffitte (un officier), et un jeune ténor débutant qui n'est pas sans mérite, M. Dubois, dans le rôle de Silvio, font aussi tout ce qui est en leur pouvoir pour soutenir cet ouvrage : ils auront donc tous bien mérité des auteurs.

* * *

C'était à Bayreuth, il y a déjà plusieurs années. Pendant un de ces entr'actes si agréables où l'on cause entre amis des merveilles que l'on vient d'ouïr, en regardant l'ancienne ville des Margraves et la vallée qui l'entoure toutes empourprées par les rayons du soleil couchant, je devisais avec un habitué des représentations wagnériennes, abonné de notre Grand Opéra, du reste, entretenant de bons rapports personnels avec Madame Wagner et n'ayant, dès lors, aucune hostilité contre l'entreprise même de Bayreuth.

Tout à coup : « Vous savez, me dit-il, que plusieurs des personnes qui viennent régulièrement ici, et je suis du nombre, souhaiteraient fort de voir ces représentations se transporter à Munich. D'ailleurs, on s'en occupe, et puisse la combinaison réussir! On s'ennuie trop ici en dehors des heures de spectacle et les indigènes vous écorchent trop. A Munich, au contraire, on aurait infiniment plus de ressources, de distractions, et l'on ne perdrait pas les matinées ou les jours de relâche dans une oisiveté fastidieuse, à regarder des devantures de boutiques cent fois examinées. La grande jouissance artistique du soir s'achète au prix d'un ennui par trop profond depuis le matin jusqu'à quatre heures. Espérons qu'avant peu Munich aura remplacé Bayreuth. »

Non ce n'est pas encore fait, Munich n'a pas remplacé Bayreuth qui subsistera d'ailleurs, Madame Wagner le sait bien, tant que le théâtre édifié là par Wagner aura le monopole des représentations de *Parsifal;* mais Munich, de son côté, a cherché à donner en diverses occasions des séries de spectacles



SOCIÉTÉ DES GRANDES AUDITIONS MUSICALES

REPRÉSENTATIONS DU THÉÂTRE DU CHÂTELET

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX. — *Siegfried* : M. Dalmorès

wagnériens se rapprochant beaucoup de ceux de Bayreuth, et voilà Paris maintenant qui, pour la deuxième fois, s'essaye à organiser des représentations imitées de celles du *Théâtre des Fêtes*, imitées, je n'ai pas besoin de le dire, autant que cela peut se faire en France, et devant un public français. N'est-il pas curieux de voir, en tout cas, quelle souveraine influence exerce à présent dans le monde musical et jusque chez le peuple qui s'en est le plus moqué à l'origine, un théâtre tel que celui que Wagner avait rêvé d'établir et qu'il a créé de toutes pièces, en effet, dans une petite ville écartée de la Bavière?

C'est à la *Société des grandes auditions musicales* que nous devons d'entendre enfin *le Crépuscule des Dieux* à Paris; comme nous lui avons dû de faire connaissance, il y a déjà dix ans, avec le charmant opéra-comique de Berlioz, *Béatrice et Bénédict;* comme nous lui sommes aussi redevables des belles représentations de *Tristan et Iseult* organisées par Lamoureux peu avant de mourir. Les représentations actuelles du *Crépuscule des Dieux* semblent découler de celles de *Tristan*, car elles résultent de la même idée qui est de présenter aux amateurs parisiens, dans des spectacles exceptionnels, ceux des ouvrages de Wagner que l'Opéra ne s'est pas encore appropriés et de le faire dans des conditions, je n'oserais dire absolument pareilles, mais analogues à celles qui se trouvent réunies dans les fêtes solennelles de Bayreuth.

Le Crépuscule des Dieux, — je le rappelle en deux mots, car tout le monde aujourd'hui sait à quoi s'en tenir là-dessus, — est la





Clichés Cautin & Berger. Rôle de *Woglinde* Mlle J. LECLERCQ Rôle de *Gutrune*

SOCIÉTÉ DES GRANDES AUDITIONS MUSICALES. — *LE CRÉPUSCULE DES DIEUX*



SOCIÉTÉ DES GRANDES AUDITIONS MUSICALES

REPRÉSENTATIONS AU THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX — *Gunther* — M. Henri Albers

conclusion de cette gigantesque trilogie, avec prologue, intitulée *l'Anneau du Niebelung*. Ici, nous n'avons plus guère affaire qu'à des hommes; les dieux et les nains ont presque disparu de la scène, et le drame prend ainsi un caractère humain qui le fait différer sensiblement des autres, avec des mouvements et des péripéties plus brusques où s'affirme déjà la violence de la vie et des combats des hommes, par opposition avec la noblesse, je dirais presque la sérénité des luttes meurtrières entre dieux ou héros supérieurs. Après un prologue où nous voyons les Nornes se remémorer tous les épisodes antérieurs de la lutte engagée pour la possession définitive de l'Or, tout en tissant le fil de la destinée des Dieux qui se brise entre leurs mains; après que nous avons vu Siegfried quitter Brunnhild, le pacte d'amour étant scellé entre eux, nous le retrouvons, lui, à la cour du roi Gunther où le demi-frère de celui-ci, le farouche Hagen, fils d'Alberich, lui fait boire le philtre enchanté qui doit le rendre amoureux de la sœur de Gunther, Gutrune, et lui faire oublier Brunnhild.

Siegfried, épris de Gutrune, retraverse le rempart de flammes crépitantes, se présente à Brunnhild sous les apparences de Gunther, lui arrache violemment l'anneau magique qu'il lui avait confié et qu'elle a honnêtement refusé de rendre aux Filles du Rhin malgré les supplications de sa sœur Waltraute, envoyée auprès d'elle par Wotan; puis, il entraîne la malheureuse et la livre à Gunther. Quelle n'est pas la douleur de Brunnhild, quelles ne sont pas sa surprise et son indignation en retrouvant à la cour de Gunther, et n'ayant d'yeux que pour Gutrune, le héros qui l'a délivrée; en reconnaissant à son doigt l'anneau qu'il lui a arraché et qu'il a gardé par inadvertance! Et comme Siegfried, par elle accusé de trahison, jure en toute sincérité, sur la lance de Hagen, qu'il n'a jamais manqué à sa foi, Brunnhild, s'élançant avec fureur, voue à la même arme vengeresse celui qui fut parjure et traître. Et la mort du jeune héros est bientôt décidée entre le haineux Hagen, le faible Gunther et la vindicative Brunnhild.

C'est au milieu d'une chasse que s'accompliront les tragiques lois du destin. L'imprévoyant Siegfried, qui se rit des moqueries et des menaces des Filles du Rhin, auxquelles il a refusé de restituer l'anneau magique, entreprend de raconter ses exploits récents à Gunther et aux autres chasseurs; mais dès qu'il prononce le nom de Brunnhild, après avoir bu un philtre préparé par Hagen et qui lui rend subitement la mémoire, le traître, accomplissant le serment de Brunnhild, frappe Siegfried de sa lance vengeresse. Le cadavre de Siegfried est porté chez Gunther, Hagen tue également celui-ci qui prétendait garder l'anneau pour sa sœur Gutrune; enfin, Brunnhild, fidèle à Siegfried dans la mort comme dans la vie, se précipite dans le bûcher où se consume la dépouille du héros; le Rhin déborde, les Filles du Rhin se saisissent de la bague abandonnée par Brunnhild; Hagen se noie en voulant la leur ravir, et tandis qu'elles jouent avec le précieux talisman, qu'elles viennent de reconquérir, le feu gagne le Walhall et détruit le palais des Dieux, désormais impuissants et sans force en face de l'Humanité triomphante.

Que si un peu d'érudition n'est pas pour vous rebuter, je me risquerai à vous faire observer que ce drame-ci prouve au mieux combien Wagner, pour construire son monument littéraire et musical, s'est rapproché de l'*Edda* scandinave bien plus que du poème germanique des *Niebelungen*, car il faut observer que dans ce poème, qui date du XIIe siècle, l'intérêt se condense non pas sur Brunnhild, comme dans la légende primitive et dans le drame wagnérien, mais sur Criemhid qui prend la place de la Gutrune de l'*Edda*. Autre remarque corroborante : Siegfried, dans le poème intermédiaire entre la légende et le drame musical, n'a pas connu Brunnhild avant de la conquérir pour Gunther; il n'aime que Criemhid, et Brunnhild non plus n'aime pas Siegfried; c'est par un simple sentiment de vengeance qu'elle le fait tuer. Wagner a donc mis en œuvre avec une réelle habileté, ces vieilles traditions islandaises qui se répètent ou se contredisent dans les deux *Eddas* et dans les Sagas; il a dû se livrer à une besogne passablement difficile afin de former un ensemble simple, intéressant et homogène, avec les récits très confus et très compliqués qui lui servaient de matériaux et il y a ajouté plus d'une fois des détails d'une heureuse invention. C'est le littérateur qui a triomphé dans cette besogne, avant que le compositeur ne dût entrer en ligne; aussi n'est-ce pas sans fondement qu'il entendait que justice lui fût aussi rendue à cet égard et qu'on ne séparât pas chez lui le poète du musicien.

Le public parisien est maintenant assez familiarisé avec les créations de Wagner, avec la marche générale et les thèmes essentiels du *Ring*, pour apprécier plus vite qu'il ne l'aurait fait autrefois les splendides beautés de cette partition, la plus volumineuse de toute la Tétralogie. Autant le sombre dialogue des Nornes a de grandeur tragique, autant la scène des adieux entre les deux jeunes gens, que la destinée attache l'un à l'autre, a d'élan, de tendresse héroïque. C'est ensuite le morceau d'orchestre du voyage de Siegfried sur le Rhin qui nous éblouit de ses splendeurs ensoleillées, et si l'arrivée de Siegfried chez Gunther, si le ravissement qu'il éprouve, en face de Gutrune, après avoir bu le philtre, amènent des pages aussi gaies, aussi gracieuses que Wagner en peut écrire, il faut reconnaître que l'entrevue de Waltraute avec Brunnhild et la scène où celle-ci est maltraitée par Siegfried, atteignent à un bien autre degré de grandeur et de pathétique. Lorsqu'on voit surgir au haut du rocher Siegfried le visage couvert du *tarnhelm* qui le rend méconnaissable, et lorsqu'il arrache violemment la bague à la guerrière anéantie, une angoisse, une irrésistible émotion s'empare de quiconque n'est pas absolument réfractaire au sublime langage des sons.

Quelle puissance et quel éclat dans les chants qui saluent Brunnhild à son arrivée au burg de Gunther; quel coup de soleil après le sombre dialogue qui s'est déroulé, dans la nuit, entre Alberich et son fils Hagen; quel élan de passion dans le serment que Brunnhild et Siegfried prêtent tour à tour sur la lance de Hagen; quelles violences et quelles menaces dans la scène où Hagen, Brunnhild et Gunther décident la mort de Siegfried! Pour le dernier acte, il a été si souvent entendu dans les concerts, que tous les amateurs le connaissent par cœur, depuis la délicieuse scène de Siegfried avec les Filles du Rhin et le joyeux récit que le jeune homme fait de ses premiers exploits aux amis de Gunther, jusqu'au dernier soupir d'amour qu'il adresse à Brunnhild absente, jusqu'à la magnifique marche funèbre qui chante la gloire du jeune héros, jusqu'au sublime récit par lequel la Valkyrie termine et couronne cette gigantesque épopée musicale.

Si la mise en scène du *Crépuscule des Dieux* au théâtre wagnérien du Château-d'Eau n'est pas tout à fait comparable à celle de Bayreuth, l'exécution musicale, préparée et dirigée par M. Alfred Cortot, y est du moins assez solide et quelques-uns des solistes sont de qualité rare, au hasard des représentations. Brunnhild, c'est tantôt Madame Litvinne, avec sa voix magnifique et d'une égalité surprenante; tantôt, Madame Adiny, au jeu pathétique, aux notes élevées retentissantes. Siegfried, c'est ou M. Dalmorès, qui vient de Rouen et de Bruxelles, ou M. Burgstaller, qui vient de Bayreuth et de Francfort. Hagen et Alberich, ce sont MM. Vallier et Challet; MM. Henri Albers et Frœlich représentent alternativement Gunther; Mademoiselle Rosa Olitzka fait une Waltraute énergique, enfin Mesdemoiselles Leclercq, chargée aussi du rôle de Gutrune, Vicq et Deville chantent très purement les délicieuses cantilènes des Filles du Rhin.

Orsola, *le Crépuscule des Dieux*, sans oublier *Pelléas et Mélisande*, dont je vous parlerai quelque jour, savez-vous qu'il y en a présentement pour tous les goûts sur les scènes musicales de Paris?

ADOLPHE JULLIEN.



SOCIÉTÉ DES GRANDES AUDITIONS MUSICALES

REPRÉSENTATIONS AU THÉÂTRE DU CHÂTEAU-D'EAU

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX — *Albérich* : M. [illegible] — *Hagen* : M. J. Vallier



Cliché P. Nadar.

SOCIÉTÉ DES GRANDES AUDITIONS MUSICALES

(REPRÉSENTATIONS AU THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU)

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX. — *Brunnhild :* Mme Ada Adiny



COMÉDIE-FRANÇAISE

La Petite Amie

Comédie en quatre actes de M. A. BRIEUX

L[illegible] que des [illegible] Les [illegible] l'heure sur cette observation. Le rideau se lève [illegible] magasin de modes. Les « champignons » [illegible] par les chapeaux à plumes ou à fleurs ; les [illegible] lequel le patron a installé [illegible] où il inscrit les commandes, — perché sur une petite estrade, derrière les comptoirs et les champignons. Une large fenêtre [illegible] s'ouvre sur une rue peu large, la rue du Caire, sans doute, ou la [illegible] Saint-Denis.

Le patron [illegible] Pierre Logerais, car il y a non pas une patronne, mais un patron. C'est Pierre Logerais qui est « modiste ». Il est le directeur et le propriétaire d'un magasin de [illegible] qu'il augmente [illegible]. Pauvre Madame Logerais ! Oui, pauvre Madame Logerais ; [illegible] modes, il y a des modistes, des [illegible] en modes. Pierre Logerais a été le premier à s'en [illegible] patron ». Madame Logerais a remarqué, [illegible] de juste, les [illegible] libertines de son mari, ce [illegible] Hulot de la mode et de la passementerie. Elle s'est fâchée, d'abord. Puis, ayant vu que son mari, autant pour la réputation de la maison que pour sa propre tranquillité et par égoïsme, ne prolongeait jamais les liaisons passagères qu'il nouait avec ses ouvrières, la pauvre femme s'est résignée. Les époux Logerais ont [illegible] André Logerais a été envoyé au lycée, où il a suivi régulièrement ses études. Bachelier,



M. A. BRIEUX

il est entré à l'École de droit, où il est devenu licencié. Il est avocat ; son père voudrait faire de lui un député : on a de drôles d'idées dans le commerce des modes. Logerais rêve pour son fils un beau mariage. Or, André, mélancolique et sentimental, n'a pour l'instant qu'un désir : épouser la fille d'un voisin, Mademoiselle Clémence Radety, qu'il aime. Logerais refuse son consentement ; il a d'autres projets pour son fils : il préfère lui donner pour femme Mademoiselle Chéron, qui a cent mille francs de dot. Ce mariage n'est pas du tout du goût d'André ; mais son père ne désespère pas de le convaincre. Et Pierre Logerais retourne à ses modes... et à ses modistes. Précisément, la dernière ouvrière engagée, Marguerite, a tout de suite attiré les regards du vieux polisson. Mais quand Logerais veut agir avec Marguerite comme il a fait avec ses camarades, la jeune fille, qui, malgré les exemples dont elle est entourée, reste et entend rester honnête, se rebiffe ; comme Logerais insiste, elle appelle à son secours Madame Logerais. Celle-ci ne peut que lui dire, après une confession douloureuse sur sa propre existence : « Ma fille, défendez-vous vous-même. » Logerais demeure décontenancé : de la vertu chez les modistes ? c'est inconcevable. Il est sur le point de renvoyer la jeune fille qui lui a résisté, comme il a l'habitude de renvoyer, au bout de peu de temps, celles qui lui ont cédé. Il garde, cependant, Marguerite. Grave imprudence, comme nous allons le voir à l'acte suivant.

MARGUERITE (Mme Suzanne Desprès) — ANDRÉ LOGERAIS (M. Dessonnes)
COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LA PETITE AMIE.*

Un beau dimanche, toutes les ouvrières ayant congé, seule Marguerite est restée au magasin pour achever un travail qui ne souffre pas de remise. Ce même jour, les Logerais ont projeté d'emmener leur fils chez les parents de la jeune fille riche qu'ils ont en vue pour lui, chez les Chéron. André refuse tout net de les accompagner. Cette jeune fille, il l'a vue : il la trouve « bête, laide et méchante ». A aucun prix, il ne veut d'elle pour femme. D'où, une querelle très vive entre André et ses parents ; le père reprochant à André son ingratitude après tous les sacrifices qu'il a faits, tout l'argent qu'il a dépensé pour lui, et André se plaignant de n'avoir trouvé chez ses parents que sécheresse et dureté. André, d'ailleurs, n'avait-il pas écrit sur son carnet de notes cette phrase de Henri Beyle, lue et retenue : « Nos parents et nos maîtres sont nos premiers ennemis ? » Toutes les objurgations paternelles, toutes les prières maternelles sont inutiles. Les Logerais s'en vont sans leur fils. Et André, peu gai, se trouve en face de Marguerite, très triste, car la jeune fille a compris que, les instances de son patron continuant, il faudra qu'elle cède ou quitte la maison. Quitter la maison ! en pleine morte-saison !... C'est la misère certaine. Ils sont là, tous les deux, l'un près de l'autre, à côté de la fenêtre, et bientôt, dans leurs sentiments identiques, dans leurs jeunesses pareillement attristées, tandis que le jour baisse peu à peu, ils vont l'un vers l'autre.

Si bien qu'à l'acte suivant, quelques mois après, Marguerite est enceinte. Que fera André ? C'est un honnête homme : il épousera Marguerite. Il se décide à tout dire à ses parents. Vous devinez l'effet que produisent sur eux les révélations d'André. Ils interposent leur autorité et ne prennent pas au sérieux la proposition de leur fils : ce fils pour qui ils ont dépensé tant d'argent, dont ils ont fait un avocat, il irait épouser une petite ouvrière ! Marguerite est appelée à la barre, représentée ici par le haut pupitre ou le comptoir du marchand de modes. Logerais persuade à la jeune fille qu'André ne peut être son mari. Marguerite en convient et reconnaît d'ailleurs qu'André ne lui a pas promis le mariage et ne l'a pas trompée : elle avait vingt ans, elle savait ce qu'elle faisait. Elle consent donc à ne plus revoir André : en revanche, les Logerais lui donneront un billet de mille francs, qui l'aidera jusqu'au jour de la naissance de son enfant. Il est convenu aussi que Marguerite annoncera elle-même à André les conventions conclues. Réunis de nouveau, les deux amants s'expliquent et... tombent dans les bras l'un de l'autre. Nous sommes sûrs, après nous en être doutés, qu'ils ne se quitteront pas : leur amour, leur bel amour est plus fort que tous les vilains raisonnements de Logerais.

Nous sortons, alors, définitivement, du magasin de modes où l'auteur nous a tenus pendant trois actes, pour aller sur les bords de la Marne : c'est là qu'André et Marguerite se sont retirés, dans une maisonnette souriante et entourée d'arbres. Là, il serait doux de s'aimer. Malheureusement, les petites ressources des deux amoureux s'épuisent rapidement. Bachelier, licencié, André cherche du travail et n'en trouve pas : toutes les places sont prises, toutes les carrières encombrées. Avec ce qu'il sait, avec ce qu'on lui a appris, il ne peut gagner un morceau de pain pour « sa petite amie », pour l'enfant à naître, pour lui-même. C'est la détresse. Les Logerais qui connaissent la situation désespérée de leur fils, croient le moment bon pour intervenir : le père estime que son fils s'inclinera devant la nécessité et il vient le lui dire, avec sa brutalité, sa dureté, sa barbarie habituelles. André déclare de nouveau qu'avant toute réconciliation, il épousera sa « petite amie », la mère de son enfant. Madame Logerais, présente à l'entrevue, essaie timidement d'intervenir. Logerais demeure inflexible : André ne cède pas. Et lorsque les parents sont partis pour ne plus revenir, les deux amants, abandonnés, dénués de tout, désespérés, se décident à mourir ensemble : ensemble, les lèvres sur les lèvres, ils se dirigent vers la rivière,



COMÉDIE FRANÇAISE. — *LA PETITE AMIE*. — Acte I.

qui coule, à quelques pas d'eux, au pied de la berge, et qui finira leurs misères et leurs douleurs.

* * *

C'est, dit-on, le théâtre Antoine qui envahit le Théâtre-Français. Mais non. Vous avez pu voir que la pièce de M. Brieux ne ressemble en rien à ces pièces audacieuses et excessives qui firent autrefois la fortune du Théâtre-Libre. C'est une pièce bourgeoise, bien construite, un drame de la vie ordinaire — qui se termine dans l'émotion et dans les larmes. Il n'y a rien, dans l'œuvre entière, pour effaroucher la censure la plus pudibonde.

Il nous est donc permis, à mon sens, de nous intéresser à la « petite amie » du malheureux André et à André lui-même. Nous les connaissons un peu ; nous avons lu leur histoire souvent, trop souvent, dans les faits-divers des journaux. Mais des amoureux qui s'aiment jusqu'à mourir, ne sont-ils pas toujours touchants ?

Aussi bien, j'incline à penser que les personnages les mieux venus, dans la pièce de M. Brieux, ce sont les parents : la mère résignée, et le père, ce vieux polisson, qui, de communard qu'il était en sa jeunesse, est devenu un bourgeois des plus secs et des plus étroits. D'aucuns ont trouvé la mère trop résignée et le père trop barbare. Ceux-là ne veulent pas croire l'humanité si mauvaise. Que n'ont-ils raison ! il n'est que trop vrai, hélas ! qu'il y a des parents comme les Logerais de M. Brieux. Le type de Logerais est un des caractères les plus sûrement établis, parmi ceux que l'auteur de *Petite Amie* a mis jusqu'à présent à la scène. Et, quand il parle, la phrase est nette, ferme, précise, tandis que souvent, les autres personnages s'expriment dans une langue molle et indécise. Le style, n'est-ce pas ? c'est l'homme même.

* * *

Les personnages des parents Logerais étant les mieux venus, ont été aussi les mieux joués. M. de Féraudy est parfait de naturel et de finesse. C'est bien le petit bourgeois, prétentieux et sot, égoïste et jouisseur. L'excellent sociétaire a trouvé dans ce rôle l'une de ses meilleures créations. De même Madame Thérèse Kolb a supérieurement joué le rôle de Madame Logerais ; c'est la première création sérieuse qui lui échut à la Comédie-Française, et elle y fut remarquable.

M. Dessonnes a été un André chaleureux et pathétique. Marguerite, c'est Madame Suzanne Desprès, qui joue, pour la première fois, sur la scène du Théâtre-Français. La débutante arrive du théâtre Antoine précédée d'une réputation très justifiée. J'ai dit souvent dans quelle estime nous la tenions tous. Quel talent elle déploya notamment dans *l'Aînée*, de M. Jules Lemaître, *Poil de Carotte*, de M. Jules Renard, *la Fille sauvage*, de M. de Curel. Elle est fort bien dans *la Petite Amie*, très touchante, très émouvante.

A noter encore MM. Georges Berr (Charlot le miséreux), Ravet (M. Radeiy), Joliet (le propriétaire). Dans tout magasin de modes, il y a des modistes : ici, elles s'appellent Mesdames Bertiny, Geniat, Marthe Régnier, trio charmant, qui doit tourner toutes les têtes du quartier.

ADOLPHE ADERER.



COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LA PETITE AMIE.* — DÉCOR DE L'ACTE IV
Les bords de la Marne, par M. JAMBON



Mlle C. FONTENEY

DU THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

Rôle de Phrygia. — *Les Noces Corinthiennes*



THEATRE DES CAPUCINES

CHONCHETTE

Chonchette. — Mlle Alice Bonheur



Cliché Larcher. JACQUEMIN (M. Arquillière) — JANE (Mlle Ryter) — LEGRIDAN (M. Riche) — Décor de M. Amable.

Acte Ier

THÉATRE DU GYMNASE

LUCETTE

Comédie en trois actes, de M. ROMAIN COOLUS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre,
L'un d'eux, s'ennuyant au logis...

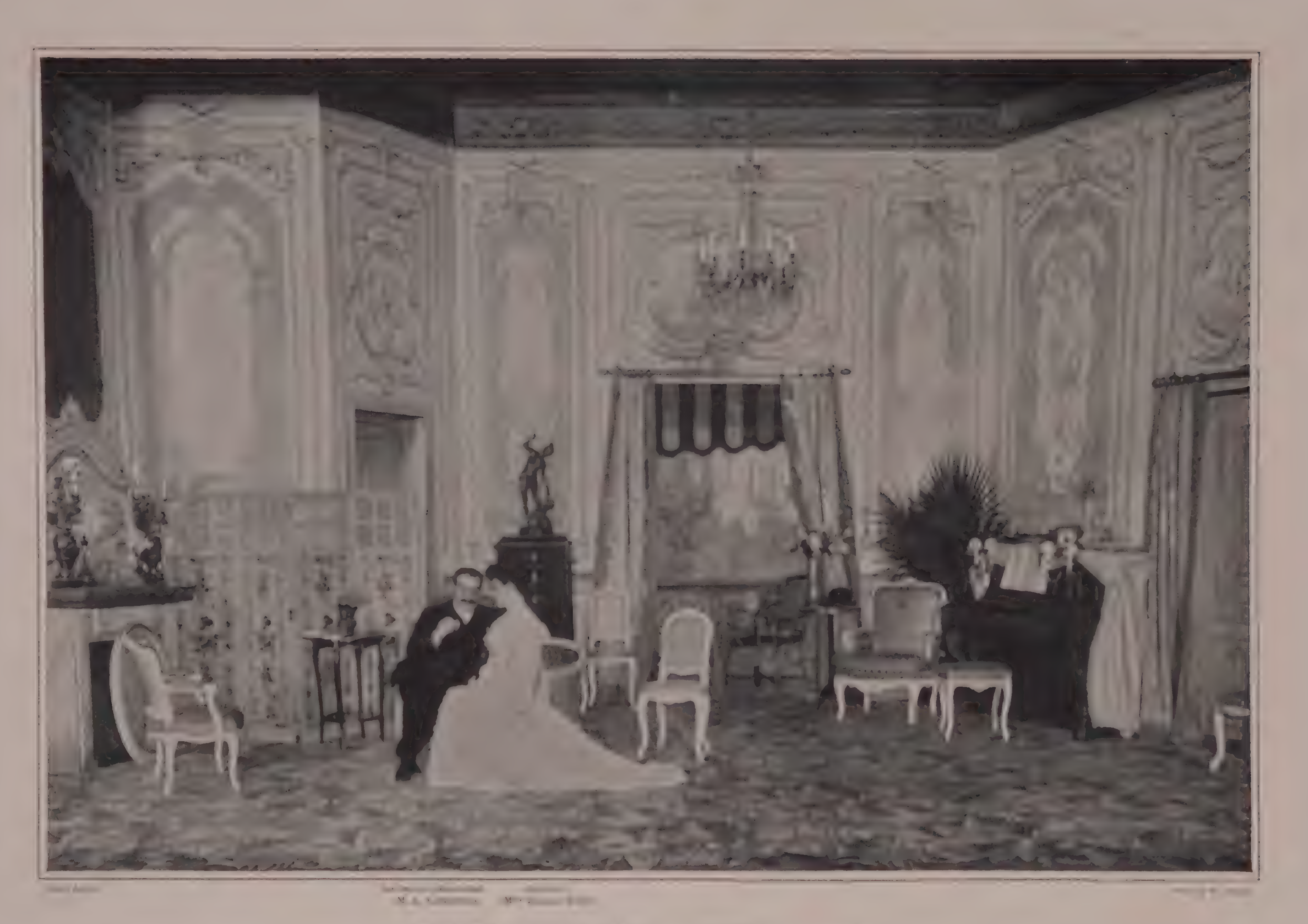
L'architecte Raymond Delangre, ni plus mauvais, ni meilleur que les trois quarts des hommes, a trouvé le bonheur sur sa route. Sa maîtresse Lucette l'adore aussi éperdument que si leur liaison datait de la veille, que si leurs lèvres venaient de se boire pour la première fois. Nul soupçon ne saurait l'effleurer. Elle s'est vouée tout entière, et pour toujours, à son amant. Elle semble ne pas comprendre ceux qui la relancent, qui essaient de la tenter. Le temps qui use l'amour aussi bien que la douleur n'a pas eu de prise sur cette âme fidèle, droite, passionnée, sentimentale. L'on songe, en l'écoutant, à une de ses petites sœurs lointaines, à cette plaintive Mademoiselle Aïssé qui roucoulait : « Je voudrais rendre la vie si douce à celui que j'aime, qu'il ne trouve rien de préférable à cette douceur. »

Et, pour que le bandeau qui l'aveugle glisse de son front, il faut que, sottement plutôt que méchamment, l'une de ses bonnes camarades s'avise de le dénouer, pour qu'elle s'aperçoive que son amant n'est plus le même, médite la fatale évasion, l'illusionne, lime sournoisement sa chaîne, cependant si légère, il faut que l'amie de Legridan, cette petite Jane, qui ne ferait d'ailleurs pas de mal à un hanneton, qui est animée des meilleures intentions du monde, la mette en garde contre une certaine Madame Carett, une qui paraît ne s'être mariée que pour ajouter l'attrait du péché et du péril à ses foucades romanesques et chez qui, sous prétexte d'importants travaux, de plans d'immeubles à établir pour une société anglaise, fréquente assidûment Raymond. Elle hausse d'abord les épaules, se moque presque de l'avertisseuse comme si elle lui narrait quelque histoire à dormir debout, la remercie insoucieusement, fanfaronne. Mais la semence est tombée en bonne terre.

Malgré soi, troublée, inquiète, Lucette questionne un de ses conseillers accoutumés, le sage et excellent Jacquemin, s'évertue à le faire parler, à lui arracher quelque témoignage. Mais il ne sait rien ou ne veut rien savoir. Madame Carett passe dans le monde pour une simple allumeuse dont le manège ne tire pas à conséquence, une beauté de miroir qui se plaît à être trouvée jolie et à se le faire répéter. Raymond ne lui donne certainement que de l'eau bénite de cœur, sait parfaitement ce qu'il fait en la mettant de son côté, en la comblant de flatteries.

« Les compliments sont parfois des aveux qui manquent de courage », lui riposte Lucette.

M. d'Hermilly, l'un des prétendants qui guettent les lézardes du « petit ménage », qui attendent l'effondrement fatal de cette



THEATRE DU GYMNASE. — *LUCETTE.* — Acte I

façade d'amour, survient à propos pour délivrer Jacquemin qui allait être à bout de bonnes et de mauvaises raisons. Il ne maquille pas ses offres. Il prend date pour le changement d'affiche. Il est armé de patience et d'entêtement. La brusque entrée de Raymond l'oblige à battre en retraite. Et douloureuse, ne parvenant pas à dissimuler la jalousie qui la tenaille, qui lui empoisonne tout l'être, mais sans accuser, sans se plaindre, Lucette rappelle à son amant les longues et douces années de paradis, lui fait promettre de rompre avec les Carett.

Le deuxième acte se passe dans l'atelier de Raymond. Je n'en retiens que les deux principaux épisodes : la visite où Betty joue avec l'architecte comme une chatte avec une souris, le nargue, l'enveloppe de séduction, triomphe de ses suprêmes scrupules, lui tient la dragée haute, mais si près des lèvres qu'il en respire



Cliché Larcher. NELLY (Mlle Lignière) BETTY (Mlle Dorziat) RAYMOND DELANGRE (M. A. Calmettes) Décor de M. Amable.
THÉATRE DU GYMNASE. — *LUCETTE.* — Acte II

l'odeur ensorcelante, s'en va, certaine qu'il la rejoindra bientôt à Villers quoiqu'il ne lui ait répondu, affolé, ni oui ni non ; la rupture violente, amère des deux amants, où comme un glas de deuil, vibre l'adieu menaçant de Lucette :

« Si tu t'en vas, si tu pars, tu ne me reverras jamais ! »

Et nous voici au bal de l'Opéra, le dernier bal où l'on cause, dans une avant-scène toute fleurie. Comme en un cadre, à travers la buée de poussière blonde que strient de brusques déroulements de serpentins, apparaît la salle tumultueuse, illuminée, foire aux plaisirs éphémères où les épaules nues des femmes, les seins blancs et roses qui jaillissent, au rebord des loges, des dentelles chiffonnées, font penser aux vivantes enseignes de quelque mauvais lieu. De lentes valses, que l'on entend à peine, qui vous tendent les nerfs, se répondent au loin, accompagnent en douceur les mensonges et les marchés d'amour, les phrases de lourde bêtise et de joli rêve, les grossièretés de la plupart et les tendresses à fleur de lèvres de certains.

Raymond Delangre attend, morose, résigné, celle pour qui il a saccagé si sottement sa vie, broyé si cruellement le cœur d'élection que le Destin avait apparié à son cœur, la coquette qui sut attiser son orgueil, qui le tenta comme un beau fruit défendu, comme une joie ignorée, qui le détourna du bonheur accoutumé, qui lui plut à en perdre la tête, cette capiteuse et souple Betty qui, depuis des mois, est sa maîtresse.

Et c'est comme une flamme qui jaillit soudain des cendres de son cœur, comme la souffrance aiguë d'une blessure que des doigts maladroits viendraient de rouvrir et d'envenimer, lorsque Legridan, qui n'en fait jamais d'autres, lui apprend, entre deux bouffées de cigare, que Lucette, sa chère et inoubliée Lucette, est dans la loge au-dessus avec M. d'Hermilly, le sportsman doré sur tranches, d'intelligence épaisse et pratique, d'âme jouisseuse, qui ne s'embarrasse d'aucune vaine sentimentalité, qui assimile à une pouliche de prix à réclamer n'importe quelle femme.

En guise de consolation, l'accompagnateur falot et domestiqué de Jane s'écrie : « Vous avez un successeur mais non un remplaçant ! »

Le bon billet ! Et quelle amertume nouvelle, quelle douloureuse secousse lorsqu'il se heurte dans le couloir à d'Hermilly qui s'est quelque peu détérioré en tombant de cheval et traîne encore la jambe, et que celui-ci lui témoigne toute sa joie de le revoir, s'installe au fond d'un fauteuil, l'assaille de sa maladroite gaieté, de ses expansions joviales de satisfait qui a enfin gagné la partie, de ses confidences brutales, lui révèle en détail, comme s'il avait absolument oublié combien Raymond et Lucette se sont adorés, comme s'il pensait l'intéresser et l'amuser, comment il a pris la suite, comment il est devenu l'amant de l'exquise créature dont il n'avait eu jusque-là que des rebuffades.



Cliché Larcher. LEGRIDAN (M. Riche) JANE (Mlle Ryter) RAYMOND DELANGRE (M. A. Calmettes) *Décor de M. Amable.*

THÉATRE DU GYMNASE. — *LUCETTE.* — ACTE II

Raymond s'énerve, s'irrite, aurait envie de l'injurier, de le provoquer, d'arrêter ce flot de joie, ces saccades de rire, de quelque rude et cinglante offense. Mais allez donc jouer les jaloux, pousser les choses au tragique, en face d'un bon garçon inconscient, épanoui, qui ne cherche certainement pas à vous être désagréable, qui vous traite en vieux camarade, qui vous raconte à la bonne franquette, sans le moins du monde penser à mal, ses petites affaires d'amour et en arrive à vous dire :

« Venez donc un de ces matins nous demander à déjeuner ! »

Cependant, Madame Carett est entrée dans l'avant-scène au bras de son mari, correct et souriant, comme il convient au plus heureux des trois. Elle ne saurait être plus exquise, plus désirable que dans cette toilette en mousseline de soie, vaporeuse, d'un bleu lointain de nuit d'été où scintille l'or éteint de feuilles de laurier, où se fondent des grappes légères de glycines. Elle fait songer, svelte et grande, à une archiduchesse fantasque qui entreprit de courir, une nuit, la pretentaine.

Et le regard de morne lassitude, d'insurmontable et nostalgique tristesse, embrumé de larmes, qui répond à son regard triomphant, prometteur, câlin, l'accueil inattendu que lui fait Raymond la glace, la déconcerte, l'angoisse. Elle envoie son mari badauder avec M. d'Hermilly dans la cohue du foyer. Elle interroge aussitôt résolument, franchement, le désenchanté, l'oblige à avouer qu'ils se sont leurrés l'un et l'autre, qu'ils ont pris pour de l'amour ce qui n'était qu'un caprice charmant, qu'une flambée de volupté, qu'il aime encore, qu'il n'a pas cessé d'aimer son ancienne maîtresse, qu'il l'aime plus peut-être qu'il ne l'a jamais aimée.

Elle comprend comme elle a été coupable et imprudente. Elle s'émeut d'avoir, pour si peu de plaisir, détruit tant de bonheur. Elle sent entre Raymond et elle comme un infranchissable amas de décombres, que leur aventure est finie, bien finie, qu'il y aura toujours entre eux, même dans la griserie des baisers, le fantôme du Passé. Et sans s'amoindrir en d'inutiles colères, en d'oiseuses prières, fière, acceptant sa destinée, elle se sépare de son amant, elle disparaît comme une étoile qui sombre soudain dans les nuées noires d'un ciel d'orage.

Je ne saurais dire avec quelle impressionnante mélancolie, avec quel charme meurtri, Mademoiselle Gabrielle Dorziat, dont les cheveux ondés, le profil seigneurial, la beauté un peu hautaine, donnent l'illusion de quelque portrait de Nattier, a joué cette scène, qui est une des mieux venues de la pièce.

Et c'est par un long sanglot de désespoir cruel, de passion éperdue, un sanglot dont il semble que l'on entend l'écho se prolonger au fond de son cœur, c'est par un dialogue de vérité dont les phrases sentimentales vous viennent aux lèvres, que se termine cette comédie vraiment humaine, vraiment imprégnée d'amour et qui serait presque parfaite si M. Romain Coolus y avait moins prodigué l'esprit amusant, gouailleur, subtil, concettiste, si j'ose dire, dont il semble qu'il ait hérité de Rivarol et de Banville.

Cliché Larcher — RAYMOND DELANGRE (M. A. Calmettes) — LUCETTE (Mlle Jeanne Rolly) — Décor de M. Amable.
THÉATRE DU GYMNASE. — *LUCETTE*. — Acte III

Et ce dénouement indécis, que d'aucuns blâmeront, — mais Voltaire n'a-t-il pas dit : « On ne vit pas, on attend sa vie. » — cette fin, où apparaît comme un petit coin bleu à l'horizon, où après avoir rappelé à Raymond l'irrévocable arrêt qu'il voudrait oublier, après s'être dégagée de son étreinte, Lucette soupire, les prunelles emplies de mirage : « Je pars pour un long voyage... au retour... peut-être... », me ravit absolument, est à la fois d'un psychologue qui connaît le cœur humain et la femme, et d'un homme de théâtre.

Mademoiselle Jeanne Rolly, si étrange, si vibrante, si souple, n'aurait pu rêver un personnage qui fût mieux à sa mesure et dans ses cordes que celui de cette tendre victime d'amour comme réveillée en sursaut au milieu du songe le plus délicieux. On croirait par moments, tant elle frôle de près la réalité, tant elle se livre, tant elle pantelle de douleur aiguë, d'inéluctable émoi, de profonde angoisse, qu'elle ne joue plus la comédie, qu'elle vit son propre roman.

Mademoiselle Marthe Ryter dont les grands yeux limpides font songer à des fenêtres ouvertes sur une mer féerique, a prouvé une fois de plus qu'elle pouvait être exquise dans n'importe quel rôle et su mettre en valeur cette silhouette souriante de bonne fille qui se mêle trop de ce qui ne la regarde pas, qui désunit les gens par simplesse d'âme, en s'imaginant leur rendre le meilleur des services et l'on ne sait que préférer en elle, la joliesse fragile et délicate de la femme ou le talent si personnel de l'artiste.

Il serait impossible d'avoir l'air plus d'aplomb, de mieux exubérer par chaque pore et éclater de vie et de santé, de sentir davantage le satisfait qui n'a rien à redouter des lendemains, qui connaît la toute-puissance de l'argent, d'être plus d'aujourd'hui que M. Huguenet. Cette large face épanouie, rubiconde, qu'accentuent d'épaisses moustaches, cette lippe sensuelle, ces yeux allumés, qui semblent déshabiller les femmes, ces attitudes sont signées : Forain. Et avec quelle perfection, avec quelle philosophie à fleur de peau, avec quelle verve, avec quelle rondeur étonnante, l'admirable comédien raconte à son prédécesseur, comment a enfin sonné pour lui l'heure du berger, comment il a pris la place toute chaude !

M. Calmettes excelle dans ces rôles difficiles d'amant égoïste qu'aucun obstacle ne peut arrêter et est absolument émouvant dans la scène de la reprise par quoi s'achève la pièce.

Et je citerai enfin M. Riche, fort drôle en fêtard amusant éreinté qui s'endort sur tous les canapés, qui obéit au doigt et à l'œil à sa petite amie et à qui il ne manquerait qu'un collier pour être primé comme caniche à l'exposition canine ; M. Arquillière qui tire ce qu'il faut d'un rôle inutile ; M. Jean Dax, d'une parfaite raideur britannique ; Mademoiselle Sergy, dont on a à peine le temps d'entrevoir, sous un domino de bal masqué, la jolie tête blonde et le sourire alliciant, et Mademoiselle Lignière vraiment comique dans un personnage d'Anglaise qui sert de paravent à Madame Carett et ne sait que trois mots de français.

RENÉ MAIZEROY.

Directeur : M. MANZI. — Imprimerie Manzi, Joyant & Cie, Asnières. — Le Gérant : G. BLONDIN.



LUBIN

ANNONCES DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS
M. E. TOTIN, 21, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

1° MAISON neuve, av. TERRAIN à bâtir, r. de Vanves, 88. Cce 630 m. 11 c. R. br. 8.240 f. M. à p. 100,000 f.
2° TERRAIN au fond du 1er. Cce 384 m. 83 c. Rev. 890 f. M. à pr. 15,000 fr. Adj. s. 1 ench. Ch. notaires à Paris 17 juin. S'adr. à Me Bourdel, notaire à Paris, 30, rue Beuret.

MAISON à Paris R. LEONIE, 12. C. 320 m. Rev. br. 11,773 fr. Jouis. 1er juillet 1902. Mise à prix 160,000 fr. A adjug. sur une enchère. Ch. notaires à Paris, le 24 juin 1902. S'adresser à Me Gruslé, notaire à Paris, 87, rue de Rennes.

NEUILLY-S-Ste HOTEL, b. V.-Hugo, 50 à 54. libre. M. à p. 250,000 f. Adj. s. 1 enc. Ch. not. 17 juin. S'ad. Pamagon, 22, Ch. d'Antin, Me Thenet, 24, b. St-Denis, dép. ench.



VEILLEUSES FRANÇAISES
Fabrique à la Gare
ACTUELLEMENT
RUE SAINT-MERRI, 11
Toutes nos boîtes portent en timbre sec
JEUNET, Inventeur
VENTE ANNUELLE :
5 Millions de boîtes

Parfumerie V. RIGAUD
1 Faubourg St Honoré (Rue Royale) Paris
Kananga Osaka
Eau de Toilette — Quintessence

BAIN DE PENNÈS
Hygiénique, Reconstituant, Stimulant
Remplace Bains alcalins, ferrugineux, sulfureux, surtout les Bains de mer.
Exiger Marque de Fabrique. — PHARMACIES, BAINS

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, Bd Bonne-Nouvelle

B.-P. GRIMAUD
54, rue de Lancry, PARIS
CARTES A JOUER
CARTONS ET BRISTOLS POUR LA PHOTOGRAPHIE

DENTI-GENCIVINE de MÉRENS Raffermit la chair des Gencives et donne aux Dents l'éclat des perles. — 8, Rue Favart. Boîte 4 fr. 1/2 Bte 2'50



ACCESSOIRES pour le COTILLON
Mme CHOUMARA
18, Rue du Temple, Paris

CARMÉINE PATE DENTIFRICE HYGIÉNIQUE
En Vente : 110, Rue de Rivoli, Paris.

On ne doit se servir pour cet usage (lotions, etc.) que d'un produit sérieux ayant fait ses preuves ; aussi recommandons-nous le COALTAR SAPONINÉ LE BEUF, que ses remarquables propriétés antiseptiques, microbicides et cicatrisantes, ont fait admettre dans les Hôpitaux de la Ville de Paris, preuve irrécusable de ses qualités salutaires. Le Flacon 2f, les 6 flacons 10f, dans les pharmacies.
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS.

HYGIÈNE DE LA FEMME

DERNIÈRE MODE DE LONDRES



CHAPEAUX pour HOMMES et pour DAMES
STAGG, 7, Rue Auber PARIS

ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ESPIC ou la POUDRE
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2f la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

EAU MINÉRALE ARSÉNICALE et FERRUGINEUSE
Source GUBER en Bosnie
Facile à digérer. — S'emploie avec succès contre l'Anémie, la Chlorose, la Malaria, les Affections nerveuses et les Maladies cutanées. — Dépôt chez tous les Phiens et dans Eaux Minérales et Pharmacies.

DENTIFRICES du Dr BOTOT
BOTOT, 17, r. de la Paix, Paris

CRÈME VELOUTINE
MÉDAILLE D'OR à l'Expon Unelle de PARIS 1900
Crème sans rivale pour les Soins de la Peau
Préparée par CH. FAY, l'inventeur de la Veloutine
PARIS, 9, Rue de la Paix, 9, PARIS

St-Galmier-Badoit La Plus LÉGÈRE à l'ESTOMAC. Reconnue d'Intérêt Public.

Chocolat à la Tasse Prévost
39, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. — MAISON à BORDEAUX
CHOCOLAT & THÉ PRÉVOST — Bonbons Qualité supre

MAISONS RECOMMANDÉES

BAPTÊMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères
BEAUTÉ DE LA FEMME par L'HYGIÈNE Notice franco, DUMEZ, 4, rue DUPHOT
CRÈME EXPRESS JUX
DAMIEN, Tailleurs, 21, rue Royale
EMAIL du VISAGE GEORGINE CHAMPBARON 10, Rue Laffitte, 10 — Paris.
ERNEST DIAMANT du CAP, 24, Bd des Italiens. IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ.
FRAICHEUR & BEAUTÉ du teint par le Savon EOLE
GÉRARD (LÉON) 18 rue Drouot TABLEAUX Modernes
INSTITUT FÉMININ École de Beauté Mme LUIGGI, 6, rue Gluck, Paris
F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Échelle. TABLEAUX ANCIENS
POUR MAIGRIR ÉLIXIR du Dr STENCHALLE
MIGRAINE CURE GRATUITE aux ARTISTES - NEURALGIC - CARON 17, Chaussée d'Antin
MILON Aîné, F. LAFONT, sr, 36, rue St-Honoré, PARIS. SPÉCIALITÉ DE MAILLOTS POUR THÉATRES.

AU CROISSANT D'ARGENT • 142, Faubourg St-Honoré — 67, Rue La Boétie • NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES

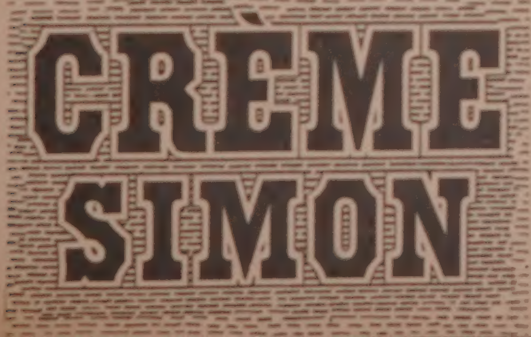
B. CASSIN & CIE AMEUBLEMENTS COMPLETS NICE, 3, rue du Palais EXPOSITION, place Masséna

EAU DE SUEZ Dentifrice Antiseptique, le seul qui préserve les dents de la carie, les guérit, les conserve. Le Meilleur des Dentifrices c'est l'EAU de SUEZ

CATALOGUES SPÉCIAUX
Cylindres Artistiques
98, Rue de Richelieu, 98

PHONOGRAPHES PATHÉ
GRAND PRIX — Exposition universelle de 1900 — GRAND PRIX

AUDITIONS :
Salon du Phonographe
26, Boult des Italiens, PARIS



SANS RIVALE
POUR LES SOINS DE LA PEAU
POUDRE DE RIZ SIMON | SAVON A LA CRÈME SIMON
Médaille d'Or Exposition Universelle Paris 1900
Refuser les imitations
J. SIMON 59, Faubourg Saint-Martin PARIS



LE PARFUM IDÉAL — HOUBIGANT